



HAL
open science

Vie et raison de Berlin à Milan

Caterina Zanfi

► **To cite this version:**

Caterina Zanfi. Vie et raison de Berlin à Milan. Les Enfants de Georg Simmel réunis par Denis Thouard, Les éditions Circé, pp.187-196, 2024, 978-2-84242-533-3. <halshs-04854116>

HAL Id: halshs-04854116

<https://shs.hal.science/halshs-04854116v1>

Submitted on 23 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Vie et raison, de Berlin à Milan : L'itinéraire d'Antonio Banfi

Au début du printemps 1910, trois jeunes étudiants italiens se rencontrent dans le foyer de la Königlich Friedrich Wilhelm Universität de Berlin, autour du tableau des cours. Le plus jeune d'entre eux, très grand aux cheveux roux, montre le nom de Simmel aux deux autres, tout juste arrivés de Milan, et leur dit : « C'est notre homme ! »

Le premier de ces jeunes hommes, qui deviendront vite les « trois fidèles écoliers de Simmel », est l'ineffable Andrea Caffi. Né à Saint-Petersbourg en 1886, fils d'un costumiste de Vénétie qui travaillait aux théâtres impériaux, Caffi grandit en Russie où il est éduqué dans les meilleures écoles internationales ; dès 1903 il part pour Berlin où il entame ses études universitaires, qu'il interrompt en 1905 pour rentrer en Russie et participer à la révolution. Deux fois emprisonné par les Tsars, il est libéré grâce à l'intervention du gouvernement italien, précisément à l'engagement des socialistes de Turati. En mars 1910, Caffi vient de rentrer à Berlin après avoir été libéré des prisons tsaristes en 1908, et après avoir transité par Paris, la Suisse et Florence où le jeune socialiste noue des relations avec Salvemini, Prezzolini et les intellectuels de la revue « La Voce ». Après les études universitaires, il passera le reste de sa vie entre la Russie, Florence, Rome et Paris - où il sera proche, notamment, de la diaspora italienne et russe. En 1914, Caffi participera à la Première guerre mondiale d'abord avec la France en Argonne, aux côtés de Kurt Suckert (Curzio Malaparte) dans le bataillon dirigé par Peppino Garibaldi, puis en 1915 avec l'Italie ; dans l'entre-deux-guerres, il écrira dans le « Corriere della Sera » et d'autres journaux sur la Russie et le Caucase, avant de rejoindre une nouvelle fois la Russie pour prendre part à la Révolution. Emprisonné par les bolcheviks aussi, il s'installera finalement à Paris, en publiant de rares essais dans la revue new-yorkaise « Politics », et sera finalement employé chez Gallimard, comme bras droit de Camus et traducteur. Enterré au Père Lachaise, il reste assez méconnu à cause des rares traces et publications qu'il a laissées, et en dépit du rôle important qu'il joue dès sa jeunesse dans la vie philosophique, politique et littéraire italienne et européenne de la première moitié du XXe siècle.

Par cette froide journée berlinoise de mars 1910, Caffi rencontre les deux étudiants milanais qu'il invite à suivre les cours de Simmel : Antonio Banfi et Confucio Cotti. Banfi sera le plus important passeur de Simmel dans la culture italienne du XXe siècle. Né en 1886 d'une famille bourgeoise et cultivée de la province de Milan, il commence à l'Université de Mantoue ses études, qu'il achèvera à Milan à l'école de Martinetti, avec un mémoire sur le contingentisme chez Boutroux et Bergson. Plus orienté, dès ces années, vers la culture française ou allemande qu'à la tradition hégélienne méridionale de Spaventa, Croce et Gentile, le jeune Banfi décide de partir à Berlin. Il a vingt-trois ans quand il écrit à l'Institut Franchetti de Mantoue pour demander une bourse d'un an d'études en Allemagne. Le jeune Banfi montre qu'il a une connaissance déjà très approfondie de la philosophie classique allemande et des débats contemporains autour du matérialisme, de l'évolutionnisme et de l'historicisme, et se tourne en particulier vers le néocriticisme, la « philosophie de l'immanence » et vers l'énergétisme dont les sources disponibles dans les bibliothèques italiennes sont trop rares à ses yeux. À Berlin, Banfi envisage de suivre les cours de Riehl et de Lasson, déjà très célèbres à l'étranger. Il ne mentionne pas encore Simmel, encore très peu connu en Italie en 1909, et qu'il n'aurait sans doute pas sérieusement considéré sans l'heureuse rencontre avec Caffi, camarade d'études que Banfi rappellera comme un « chevalier errant des guerres et des révolutions », et comme « l'esprit le plus archange et vivant jamais connu ». Avec sa bourse de six-cent lires semestrielles, Banfi arrive à Berlin au

printemps 1910 avec son ami d'enfance inséparable, Confucio Cotti, boursier du Collegio Ghisleri de Pavie. Cotti deviendra professeur de lycées en Italie et restera proche de Banfi comme de sa famille toute sa vie durant, jusqu'à sa mort tragique dans les Alpes. Dans leur chambre double de la très centrale Linienstraße, ils partagent la vie frugale des étudiants et les malaises d'une ville que Banfi trouvait « vulgaire et laide, toute odeur d'essence et impérialisme » ; mais aussi partagent-ils les voyages estivaux dans une Allemagne provinciale, baroque et rurale, tout comme, en bons milanais, la consolation de la table, l'un préparant « un sublime *risotto*, pendant qu'un autre voyageait jusqu'à Charlottenburg pour conquérir un peu de vin italien ».

Pendant les deux semestres berlinois, Banfi s'inscrit aux cours des philosophes Riehl, Lasson, Dessoir, Spranger, du psychologue Munsterberg de l'Université Harvard, du philologue Wilamowitz-Moellendorf et du théologue Harnack, mais la rencontre qui marquera le plus sa vie intime et intellectuelle est celle avec Georg Simmel. Banfi s'inscrit à ses cours sur la « philosophie du siècle dernier », sur « Fichte et Bergson » et à un exercice sur la « philosophie de la religion ».

En 1910, Simmel a plusieurs essais très importants à son actif, certains de ses élèves sont déjà reconnus (*L'âme et les formes* de Lukács paraît en 1911) et il s'affirme peu à peu comme maître d'une génération. Les trois étudiants italiens suivent non seulement les cours tenus par Simmel - debout et dans un silence suspendu - dans les salles de l'Université berlinoise, mais aussi ses cours particuliers. Comme un rituel, les trois italiens se retrouvent chez lui, dans son salon décoré à l'orientale, avec Madame Simmel et Marianne Weber, parmi une douzaine de personnes, « comme les disciples ». Autour de tasses de thé blond, les discours peuvent porter sur des sujets très différents, par exemple sur une collection de vases chinois : Simmel en parle doucement, avec de longs silences, il décompose les vases, les recompose, en trace l'histoire, tisse une trame qui parcourt les domaines les plus variés de la culture. Sa personnalité insolite frappe Caffi : dans une lettre à Prezzolini il se déclare troublé par sa complexité, fasciné par « son amitié avec Rodin, Stephan George, sa passion très fine pour les bronzes japonais, les porcelaines chinoises, les tapis persans, sa manière de s'enfuir de Berlin entre deux cours pour aller revoir le Rembrandt de la National Gallery, et sa manière de rire et de tenir sensuellement les objets d'art : toutes ces extériorités donnent un fond presque érotique à sa philosophie très finie et ciselée dans les détails, dense d'érudition sans faille et complètement assimilée, mais que plus qu'un système est un agrégat vivant de pensées qui se tordent [...] dans l'émotion créative. » Banfi est également fasciné par la manière subtile dont Simmel découvre la texture du vivant par ses raisonnements, qui suivent le rythme changeant de la réalité et en restituent l'intuition, et lui font paraître désormais naïfs et enfantins les anciens modes de démonstration : « Ici - écrira Banfi dans un souvenir de Simmel en 1946 - la raison n'affronte plus le monde raide et violente; elle le pénètre, on dirait qu'elle se défait en lui, mais elle laisse aussi dans sa structure une luminosité si vivante qu'on en relève la trame subtile et le frémissement. » La recherche d'une raison ouverte, vivante, aimant la réalité, marquera tout l'itinéraire philosophique de Banfi.

L'influence de Simmel est profonde chez les trois élèves, et renforce une sensibilité aux arguments de la philosophie de la vie que Banfi et Caffi avaient déjà présagés chez Bergson. En septembre 1910, les trois signent ensemble, dans la revue de Prezzolini « La Voce », un compte-rendu du Congrès du Libre Christianisme qui s'était tenu à Berlin en août, où ils reprennent des thèses de l'essai de Simmel *La Religion* de 1906, avec des tonalités bergsoniennes : « Le Christianisme meurt - écrivent-ils - ; l'Esprit tend à dépasser la forme dans laquelle il s'est figé et a si intimement agi ». Caffi avait en fait été « illuminé » par la lecture de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* en 1910, ce qui fut aussi le cas de Banfi. Avant son départ pour Berlin, ce dernier avait présenté

un mémoire sur le contingentisme de Boutroux à Bergson à l’Accademia scientifica letteraria de Milan et de retour en Italie (été 1911), il confie à sa future femme Daria avoir abandonné un projet d’étude critique sur Bergson, auquel il avait déjà consacré beaucoup de travail. Les cours de Simmel d’histoire de la philosophie, qui se terminaient avec Nietzsche jusqu’à 1910, traitaient désormais aussi Bergson, présenté en tant que « guide de la pensée européenne ». C’est peut-être en raison du rapprochement ou même de la superposition de la pensée de Simmel au bergsonisme que Banfi a mal compris le tragique et la dimension de crise inscrite dans la philosophie simmelienne. Dans ces mêmes années, celle-ci a déjà été pointée en Italie par les triestins Michelstaedter et Slataper, plus tard par Rensi, qui en traduira *Le conflit de la culture moderne* en 1925 et insistera surtout sur les contradictions du devenir de la civilisation, et sur les impositions, les rébellions, les fractures et les luttes qui opèrent dans la relation dynamique entre vie et forme. Ce qui intéresse Banfi est d’ailleurs surtout l’exigence de fonder un nouveau rationalisme : dans les années suivant son retour de Berlin, alors qu’il enseigne dans quelques lycées d’Italie centrale - à Jesi et Urbino - et en Piémont à Alessandrie, il traduira et présentera en italien plusieurs ouvrages de Simmel, à partir des *Problèmes fondamentaux de la philosophie* (1922) et *Rembrandt* (1931), et du philosophe de la vie Jean-Marie Guyau (1924) – auteurs d’un courant vitaliste entretemps « maudit » par Croce, qui apprécie les intérêts historicistes de Simmel, mais qui déjà en 1917 est déçu par sa « faible force philosophique ». Même après avoir obtenu la chaire de Philosophie à l’Université de Milan en 1932, après avoir adhéré à la Résistance et au Parti communiste (il sera sénateur de 1948 à 1957) et s’être affirmé comme l’« anti-Croce » de la culture italienne de l’après-guerre, l’engagement de Banfi pour un rationalisme « critique » n’exclura jamais la confrontation avec Nietzsche (1933-1934), avec l’« irrationalisme » de Klages (1937), la philosophie d’Unamuno (1946), et même avec le premier Fechner romantique de *Nanna* (1948), tout comme il restera très attentif à la diffusion de l’œuvre simmélienne, dont il présentera aussi la *Sociologie* et les *Problèmes de philosophie de l’histoire* (1948). Une de ses dernières conférences, prononcée à la Casa della cultura de Milan le 18 juin 1957, portera aussi sur Simmel : à cette occasion, il confirmera le rôle décisif de son professeur berlinois et affirmera la validité de sa philosophie où la pensée comme la vie sont célébrées. La pensée de Banfi, dans sa lutte contre l’idéalisme et pour défendre un rationalisme ouvert, portera toujours la marque des thèmes anti-intellectualistes approfondis avec Simmel et ses « fidèles écoliers » au cours de son année berlinoise, qui lui auront appris à toujours référer sa théorie antidogmatique de la raison à l’idée de vie. C’est bien cette recherche d’un équilibre entre vie et rationalisme qui inspirera l’École de Milan, dont les élèves les plus proches de Banfi sont Dino Formaggio, Enzo Paci et Fulvio Papi. Dans leurs recherches – esthétiques ou morales, phénoménologiques ou existentielles – le prisme de Banfi sera très marquant et Simmel un auteur récurant dans leurs travaux. Ils affirmeront ainsi en Italie la valeur philosophique de la pensée de Simmel, avant que son œuvre sociologique ne soit aussi découverte et étudiée, surtout à partir des années 1980.

Note bibliographique

La bibliothèque du Département de Philosophie de l’Université de Milan conserve des manuscrits d’Antonio Banfi et des documents qui témoignent de son séjour berlinois. La liste des cours auxquels il est inscrit à l’Université de Berlin est à la côte S 2/UA 2 des Fonds Banfi. Plusieurs lettres et documents conservés à l’Institut Banfi de Reggio Emilia ont été utilisés par la veuve Daria dans la composition du livre biographique A. Banfi, *L’Umanità*, Edizioni Franco, Reggio Emilia, 1967, qui restitue

Caterina Zanfi, “Vie et raison de Berlin à Milan : l’itinéraire d’Antonio Banfi”, in Denis Thouard (éd.), *Les enfants de Georg Simmel réunis par Denis Thouard*, Belval, Circé, 2024, p. 187-196.

les souvenirs de Banfi de la période berlinoise aux p. 75-138. D’autres témoignages des cours de Simmel et des souvenirs sur Caffi sont dans le numéro thématique sur Banfi de la revue « Aut Aut », janvier-mars 1958, n. 43-44.

Des fragments écrits par Banfi à Berlin en 1910-11 ont été publiés posthumes : Fulvio Papi édite le *Frammento politico del 1910*, « Rivista storica del socialismo », 5 septembre 1959, p. 161-171 ; *Pensieri sulla morte e l’immortalità* et *Filosofia dell’amore* sont présentés par Vittorio Sereni dans *Ricerche sull’amor familiare e tre scritti inediti*, Urbino, Argalia, 1965, et sont réédités dans *Umanità*, op. cit., avec un fragment politique écrit par Banfi et Caffi. Leur article, co-signé avec Confucio Cotti, *Per il Congresso del libero Cristianesimo*, est publié dans « La Voce », II, 8 septembre 1910.

L’engagement de Banfi pour introduire la philosophie de Simmel en Italie est d’abord attesté par sa traduction et présentation de *I problemi fondamentali della filosofia* en 1922, et par son introduction à *Rembrandt. L’arte religioso-creatrice*, trad. Edith Goldstein, Roma, Doxa, 1931, p. 5-10, réédité dans A. Banfi, *Filosofia dell’arte*, Roma, Editori Riuniti, 1962. En 1931, Banfi consacre un essai à la pensée pédagogique de Simmel : *Il pensiero filosofico e pedagogico di G. Simmel*, « Rivista Pedagogica », n. 4, qu’il publiera encore en plusieurs recueils jusqu’à en faire le chapitre sur Simmel et la philosophie de la vie dans son *Filosofi contemporanei*, Firenze, Parenti, 1961, p. 161-212. Banfi écrit enfin l’introduction à G. Simmel, *Intuizione della vita. Quattro capitoli metafisici*, trad. di Felix Sternheim, Milano, Bompiani, 1938, rééditée dans *Filosofi contemporanei*, op. cit. Il publie le souvenir *Tre maestri (Piero Martinetti, Giorgio Simmel, Edmund Husserl)*, in « Illustrazione italiana », 3 novembre 1946, et rédige les entrées sur les *Problèmes de la philosophie de l’histoire* et sur la *Sociologie* de Simmel dans le *Dizionario letterario Bompiani delle opere e dei personaggi di tutti i tempi e di tutte le letterature* en 1948.

Un plus vaste intérêt de Banfi pour la philosophie de la vie est documenté par sa traduction de Jean-Marie Guyau, *La fede dell’avvenire*, Torino, Paravia, 1924, avec son introduction aux p. V-VII ; Banfi tient des cours sur Nietzsche à l’Université de Milan en 1933-1934, édités par Dino Formaggio dans le volume A. Banfi, *Introduzione a Nietzsche*, Milano, ISEDI, 1974. Banfi publie en outre une note introductive à Max Scheler, *Crisi dei valori*, trad. Felix Sternheim, Milano, Bompiani, 1936, p. V-VII et un essai sur *Ludwig Klages*, « Studi germanici », II, 1937, n. 4, p. 547-581, réédité dans *Filosofi contemporanei*, op. cit., p. 213-253. En 1946, il introduit Miguel de Unamuno, *Della dignità umana*, Milano, Bompiani, p. 5-11, et présente *Nanna* de Fechner dans le *Dizionario letterario Bompiani*, op. cit.

La première réception italienne de Simmel est aussi accompagnée de la recension par Croce des écrits de guerre dans « La Critica », 16 (1918), p. 179-180, et par Gentile de la traduction de Banfi *I problemi fondamentali della filosofia*, dans « La Critica », 20 (1922), p. 292-298. La revue dirigée par Croce et Gentile ne met jamais sous un jour très favorable les auteurs allemands et français de la philosophie de la vie, ni leurs lecteurs italiens, tels que Giuseppe Rensi, qui édite G. Simmel, *Il conflitto della civiltà moderna*, Torino, Fratelli Bocca, 1925.

La réception de Simmel par Banfi et son importance dans la culture italienne est considérée avec la plus grande subtilité par Massimo Cacciari, *Simmel e Banfi*, dans *l’Introduzione ai saggi estetici di Georg Simmel*, in Georg Simmel, *Saggi di estetica*, Padova, Liviana, 1970, p. XXII-XXIX, et par Fulvio Papi, *Banfi e Simmel*, dans sa préface à Georg Simmel, *Problemi fondamentali della filosofia*, Milano, Istituto Librario Internazionale, 1972, p. XXXVIII-XLV, où il reporte une lettre de Dino Formaggio fournissant un

Caterina Zanfi, “Vie et raison de Berlin à Milan : l’itinéraire d’Antonio Banfi”, in Denis Thouard (éd.), *Les enfants de Georg Simmel réunis par Denis Thouard*, Belval, Circé, 2024, p. 187-196.

compte-rendu de la conférence de Banfi sur Simmel de 1958. D’autres considérations sur la période berlinoise de Banfi se trouvent dans Carlo Monti, *Vitalismo e umanitarismo nella formazione del giovane Banfi*, in *Antonio Banfi e il pensiero contemporaneo. Atti del convegno di studi banfiani (Reggio Emilia, 13-14 maggio 1967)*, Firenze, La Nuova Italia, 1969, p. 146-157. Pour un cadre plus élargi de la réception de Simmel en Italie, on renvoie à Claudia Portioli, *Les chemins de la pensée de G. Simmel en Italie*, « Sociologie et sociétés », 44, n. 2 (2012), p. 263-280. L’héritage de la pensée de Banfi chez l’école de Milan est traité par Fulvio Papi, *Vita e filosofia: la scuola di Milano: Banfi, Cantoni, Paci, Preti*, Milano, Guerini e associati, 1990.

L’œuvre de Caffi est plus « errante » et difficile à saisir. Un travail de présentation d’une partie de son œuvre a été fait par Nicola Chiaromonte qui a édité et introduit une sélection d’essais politiques dans *Critica della violenza* (1966), Roma, Castelvechi, 2017. La lettre citée de Caffi a Prezzolini date du 30 juillet 1910, elle est conservée à l’Archivio Vallecchi et citée dans Marco Bresciani, *La rivoluzione perduta. Andrea Caffi nell’Europa del Novecento*, Bologna, Il Mulino, 2009. Caffi parle de Bergson dans la lettre à Umberto Zanotti Bianco du 6 mai 1924, in U. Zanotti Bianco, *Carteggio 1919-1928*, Roma-Bari, Laterza, 1989, p. 546.

Les cours de Georg Simmel sur Bergson, dans la version du semestre d’hiver 1911/12, intitulé *Die Hupterscheinungen der Philosophie des letzten Jahrhunderts (von Fichte bis Nietzsche und Bergson)*, et dans la version de 1913/14, intitulé *Geschichte der Philosophie*, sont dans les *Gesamtausgabe*, Bd. 21, hg. A. Rammstedt - C. Rol, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2012, respectivement aux p. 747-753 et 11-139.